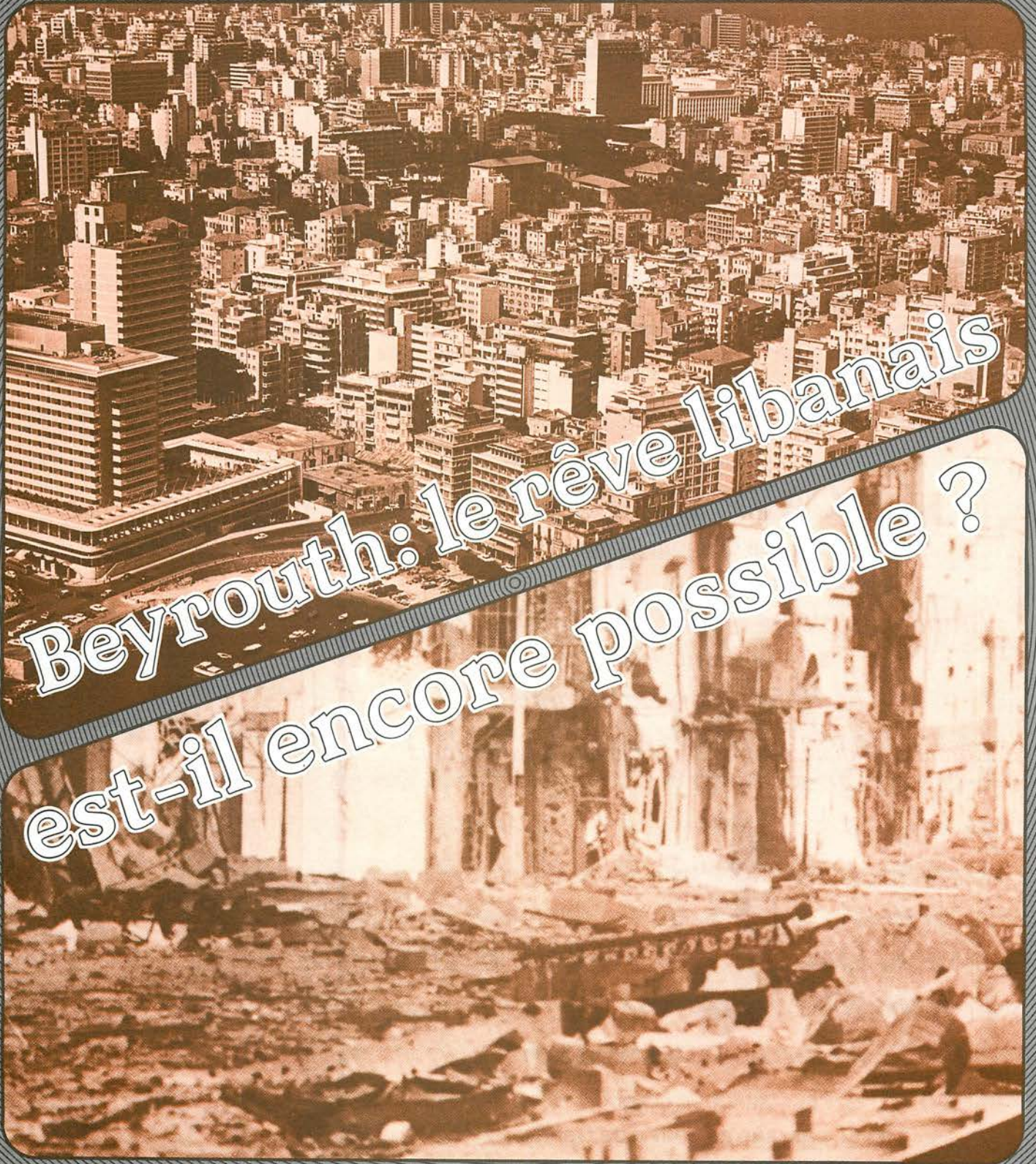


TRIBUNE DE GAUCHE



Beyrouth: le rêve libanais
est-il encore possible ?

GENEVE VOUS ACCUEILLE



1-3, rue Chantepoulet (Plaza)
Tél. (022) 32 27 42

Voici votre bon restaurant chinois
au cœur de Genève

LE MANDARIN

... renommé pour sa
cuisine savoureuse et son ambiance
digne d'un centre
de rendez-vous international
dans cette ville...

LE CAFE DE PARIS

26, rue du Mont-Blanc

*Grande spécialité d'entrecôte Café de Paris
servie jusqu'à 23 h.*

Fr. 18.50 Service compris

Connu mondialement

Ouvert tous les jours

HOTEL DE
L'ANCRE



RESTAURANT-
VILLE 120 places

34, rue de Lausanne, tél. (022) 32 05 40

Le bon hôtel de séjour
et de passage au centre de Genève

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle publiée par le Réarmement moral. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme. L'actualité vue dans cette perspective.

Responsable de la publication: Jean-Jacques Odier. Rédaction et réalisation: Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration et diffusion: Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Marcel Seydoux. Société éditrice: Editions, théâtre et films de Caux S.A. Imprimerie: Corbaz S.A., Montreux.

Suisse: Case postale 3, 1211 Genève 20. Tél. (022) 33 09 20

France: 68, bd Flandrin, 75116 Paris. Tél. (1) 727 12-64

Reproduction des articles autorisée avec mention d'origine.

Centre international de conférences:
1824 Caux-sur-Montreux, Suisse.
Tél. (021) 61 42 41.

ABONNEMENTS ANNUELS

(12 numéros)

France: FF 50. Suisse: Fr. s.: 24.—.
Belgique: FB 380. Canada: \$ 12.—.
Autres pays par voie normale: FF 55 ou Fr. s. 30.—. Pays d'outre-mer, par avion: FF 65 ou Fr. s. 32.—.

Prix spécial étudiants, lycéens:
FF 25.—; Fr. s. 15.—; FB 200.

Verser le montant de l'abonnement:

France: à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

Suisse: à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 66, Lausanne.

Belgique: au Réarmement moral, 297, rue Salzennes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention «abonnement Tribune de Caux»).

Canada: par chèque bancaire au nom de «Tribune de Caux», 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique: par mandat de 3250 francs CFA (abonnement avion) ou 2750 francs (par voie maritime) à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 PARIS), CCP 32 726 49, La Source, France.

PHOTOS: I. Amata: p. 11; Babcock: p. 12; Centre libanais d'Information: p. 1; Conseil national du tourisme au Liban: pp. 1, 5, 6; Direction de l'Information du Niger: p. 10; Odier: pp. 8, 9.

L'aventure de demain

En Californie, on rationne l'essence; le Nigeria menace de réduire ses exportations de pétrole aux Etats-Unis si ceux-ci reconnaissent le nouveau gouvernement rhodésien; la peur du nucléaire connaît un regain depuis Harrisburg...

Tout se tient. Les grands problèmes politiques et la vie quotidienne des hommes s'entremêlent toujours davantage.

Pour l'Occidental, la prochaine décennie sera celle de la remise en question, nous le savons. Une fois de plus les circonstances l'y obligent.

Cette nouvelle façon de vivre, personne encore ne sait ce qu'elle sera. Pourtant, depuis que l'on se sait condamné au changement, que d'imagination a été mise en

chantier, que d'inventions sont sorties de l'ingéniosité des hommes! (Voir par exemple «Un livre, une idée», page 15.)

Bien sûr, il ne suffira pas de construire sa villa solaire ou d'enfourcher plus souvent sa bicyclette. La recherche devra être orientée, stimulée avec souplesse par des animateurs

S'il est un pays pour lequel «l'Europe» représente quelque chose, c'est bien la République d'Irlande. Son adhésion à la Communauté européenne lui a apporté certains avantages

intelligents et respectueux de l'étincelle de l'esprit.

Au lieu de nous laisser paralyser par la catastrophe que nous prédisent les savants, nous pouvons voir dans cette recherche la grande aventure de demain. ■

L'Irlande et l'Europe

bienvenus sur le plan économique. Mais aussi, disent ceux qui la connaissent bien, elle lui permet de voir son avenir et son destin dans une perspective plus large, bref de «prendre l'air».

Dans un remarquable document publié en vue des élections du 10 juin, les quatre archevêques irlandais attirent l'attention de leurs compatriotes sur ce qu'ils estiment être la contribution spécifique de leur pays à l'Europe de demain. «L'Irlande n'est pas et n'a jamais été une grande puissance, ce qui n'est pas nécessairement un désavantage, notent-ils tout d'abord. Notre tâche est plutôt d'agir au plan spirituel et culturel.» Comment? D'abord, disent les prélats, «dans la mesure où les

chrétiens irlandais voient le lien entre leur foi et ce qui ne semble être à première vue qu'une nouvelle structure politique, mais est en fait bien davantage».

Le document passe en revue certains domaines où les Irlandais se sentent particulièrement concernés: l'avortement, les travailleurs migrants, l'éducation, la responsabilité envers le tiers monde. Il faudra, disent les archevêques, que nos représentants soient «vigilants» pour ne pas céder à la vague de matérialisme qui est l'un des aspects de l'Europe contemporaine.

«Ce sera une nouvelle expérience pour nous, un saut vers l'inconnu. Mais, conclut le document, nos ancêtres n'ont jamais hésité à franchir ce pas, quand ils sont partis comme missionnaires, enseignants ou étudiants, vers l'Europe d'aujourd'hui. Puissent leur courage et les résultats obtenus être de bon augure pour l'ère nouvelle qui s'ouvre.»

Alors, l'Irlande? Un pays avec lequel l'Europe doit compter et qui, peut-être, trouvera la solution à ses problèmes dans la mesure où il remplira la noble mission à laquelle l'histoire semble l'avoir appelé. ■

Du vin dans votre moteur

Les journaux annoncent qu'au Brésil, jusqu'ici grand consommateur de pétrole, on s'ingénie à faire marcher les voitures à l'alcool de canne à sucre.

Ce procédé, déjà bien au point, va peut-être ouvrir des perspectives mirobolantes de reconversion à tous les bouillieurs de cru. Désormais, l'Europe viticole aura son avenir assuré: plus de problèmes de

surplus ou d'invasion des vins italiens. L'imagination des publicitaires pourra s'en donner à cœur joie: mettez du gin dans votre moteur! Pour une meilleure combustion, brûlez Saint-Emilion! Pour votre Peugeot, le Beaujolais nouveau!

Les conducteurs de qualité s'arracheront les bons millésimes et l'OPEP n'aura qu'à bien se tenir!

Méridien.

à travers champs

Affaire de famille

Les terres de cette ferme où nous avons été si bien reçus cet hiver s'étendent jusqu'à l'extrême bord de la falaise de craie qui surplombe de 90 m. les galets noirs et les eaux glauques de la Manche.

Le grand-père était au coin du feu avec nous. Venu de Flandre en 1920, il avait aménagé les bâtiments de cette cour cauchoise et, comme tant d'autres Belges et Hollandais, il avait rendu la vie à des terres que la tuerie franco-allemande avait laissées sans laboureur.

Flamand par sa mère, le jeune fermier actuel est français par son père. Sa femme est la fille d'un géologue italien venu étudier le bassin minier de Charleroi et qui avait épousé une Flamande. Leur fils Bernard, qui aura son premier anniversaire cet automne, est incontestablement un pur produit de l'Europe.

Quant au signataire de ces lignes, il est sans doute assez français par sa mère, mais le nom de son père vient d'un petit village de montagne dans l'ouest du Tyrol, tandis que sa grand-mère paternelle, née à Vevey, est vaudoise.

Décidément, l'Europe pour laquelle nous allons voter le 10 juin est une affaire de famille. Il s'agit de ne pas laisser les inévitables problèmes d'intérêts, débattus par les politiques, prendre le pas sur les espoirs et les devoirs nés d'une grande tradition familiale.

Philippe Schweisguth.

Le «rêve libanais» est-il encore possible ?

Le Liban continue à saigner, tandis que l'opinion internationale reste déconcertée, voire indifférente. Comprenons-nous quelles sont les données du problème ? Le rêve libanais est-il encore possible ? Y a-t-il quelque lueur d'espoir ? Que pouvons-nous faire ?

Ce sont les questions que nous nous posons en pensant à tous nos amis libanais, chrétiens et musulmans. Nous avons interrogé l'un d'entre eux, un avocat appartenant à l'une des communautés chrétiennes. Tout libanais a forcément son point de vue sur la situation de son pays, qui ne coïncidera peut-être pas avec celui des personnes appartenant à d'autres milieux ou à d'autres communautés. Mais on verra que notre correspondant, dont nous respectons l'anonymat pour des raisons évidentes, a tenu à répondre à nos interrogations, souvent délicates, dans un esprit fait avant tout d'humilité et de recherche passionnée de la vérité.

Tribune de Caux: Dans l'histoire mouvementée du Proche-Orient, quels sont les éléments qui sont, d'après vous, de nature à orienter le lecteur dans la compréhension des données actuelles du problème libanais ?

— Il y a principalement deux éléments: la peur du côté des chrétiens, et la méfiance du côté des musulmans.

Les chrétiens ont toujours peur d'avoir à subir un statut moins favorable que celui qu'ils connaissent, car leur histoire au Proche-Orient est marquée par maintes vexations et parfois par des massacres. Les Libanais se rappellent qu'en 1860 vingt mille chrétiens périrent au Liban et à Damas en l'espace de deux mois. Dans les premières décennies de ce siècle, plus d'un million d'Arméniens furent massacrés en Turquie et plusieurs dizaines de milliers d'Assyro-chaldéens le furent en Irak.

Les musulmans, en particulier depuis les croisades, gardent une grande méfiance vis-à-vis des chrétiens. Cette méfiance s'est accrue avec la création de l'Etat d'Israël grâce à

Mais ces réalités n'ont quand même pas empêché chrétiens et musulmans de vivre en paix pendant de longues périodes de leur histoire. Un troisième élément fut le détonateur de la guerre qui éclata au Liban en 1975: l'arrivée massive de Palestiniens sur territoire libanais, suite aux guerres israélo-arabes, et à la faveur de notre régime libéral qui contrastait avec les régimes plus ou moins répressifs des autres pays arabes.

— La création du Liban moderne en 1920 a été proclamée par un général français, Gouraud. Un autre général français, Catroux, a annoncé l'indépendance du pays en 1941. Comment les Libanais voient-ils ces événements, le rôle — néfaste ou utile — de la France et des autres pays occidentaux ?

Il y aurait aussi l'appui de l'Occident chrétien. Il y aurait aussi à ajouter un élément d'ordre doctrinal: la loi coranique, qui a ses préceptes sur l'aspect séculier de la vie, incline à ce que le gouvernement des musulmans ne soit pas entre les mains de non-musulmans.

Mais ces réalités n'ont quand même pas empêché chrétiens et musulmans de vivre en paix pendant de longues périodes de leur histoire. Un troisième élément fut le détonateur de la guerre qui éclata au Liban en 1975: l'arrivée massive de Palestiniens sur territoire libanais, suite aux guerres israélo-arabes, et à la faveur de notre régime libéral qui contrastait avec les régimes plus ou moins répressifs des autres pays arabes.

— Après la première guerre mondiale, la France et la Grande-Bretagne se partagèrent les nouveaux pays du Proche-Orient, afin d'y exercer un mandat provisoire qui habiliterait ces pays à accéder ultérieurement à l'indépendance totale. La France fut désignée comme mandataire au Liban.

Si les chrétiens estiment que le rôle de la France a été en général utile et positif, les musulmans le croient moins. Ils font grief à la France d'avoir favorisé les chrétiens dans la distribution des postes politiques et administratifs.

— Pouvez-vous retracer brièvement l'origine des principales communautés du Liban ?

— Les trois grandes communautés musulmanes sont les sunnites, les chiites et les druzes. Les sunnites constituent la branche orthodoxe de l'Islam. Ils se sont établis surtout dans les grandes villes côtières depuis les premières conquêtes musulmanes, leur nombre grossissant au fil des autres conquêtes, notamment celles des mamelouks et des ottomans.

Les chiites se réclament d'Ali, le cousin du Prophète. Dès les premiers temps de l'Islam, ils ont été persécutés par les califes sunnites et plus tard par les mamelouks; ils sont venus au Liban pour s'y réfugier et se sont installés dans les régions intérieures. Ils sont en général plus conciliants que les sunnites.

Les druzes forment une secte minoritaire apparue au XI^e siècle. Eux aussi, soucieux de se protéger, vinrent s'établir dans la région montagneuse du Liban.

Quant aux principales communautés chrétiennes, ce sont: les maronites, les grecs-orthodoxes, les grecs-catholiques et les arméniens.

Les maronites sont à l'origine une communauté monastique fondée par un saint ermite du nom de Maron, qui vécut près d'Alép, en Syrie, aux IV^e et V^e siècles. Elle ne tarda pas à devenir une grande communauté laïque-monastique. En raison, d'abord, des persécutions des monophysites (secte chrétienne de l'époque) et à la suite de la conquête de l'Islam, cette communauté prit dès le VI^e siècle le chemin de la haute montagne libanaise afin d'y chercher refuge. Jalouse de sa liberté, elle s'y retrancha tout au long des siècles et, avec le temps, se propagea dans la majeure partie de la montagne. C'est la seule communauté chrétienne d'Orient qui ait sans cesse, dès l'origine, proclamé sa fidélité au Saint-Siège de Rome.

Les grecs-orthodoxes, établis au Liban depuis le début de la chrétienté, sont ceux qui ont suivi Byzance après son schisme avec Rome en 1054. Ils sont plus modérés que les maronites quant à leur nationalisme libanais et l'on trouve parmi eux des fondateurs d'idéolo-

gies nationalistes arabes ou syriennes ainsi que des leaders de partis marxisants.

Les grecs-catholiques sont à l'origine des orthodoxes revenus au catholicisme il y a environ deux siècles et demi. Quant aux arméniens, ils sont venus s'établir au Liban à partir du début du siècle à la suite des massacres de Turquie.

— La France n'a-t-elle pas privilégié de façon indue la communauté maronite ?

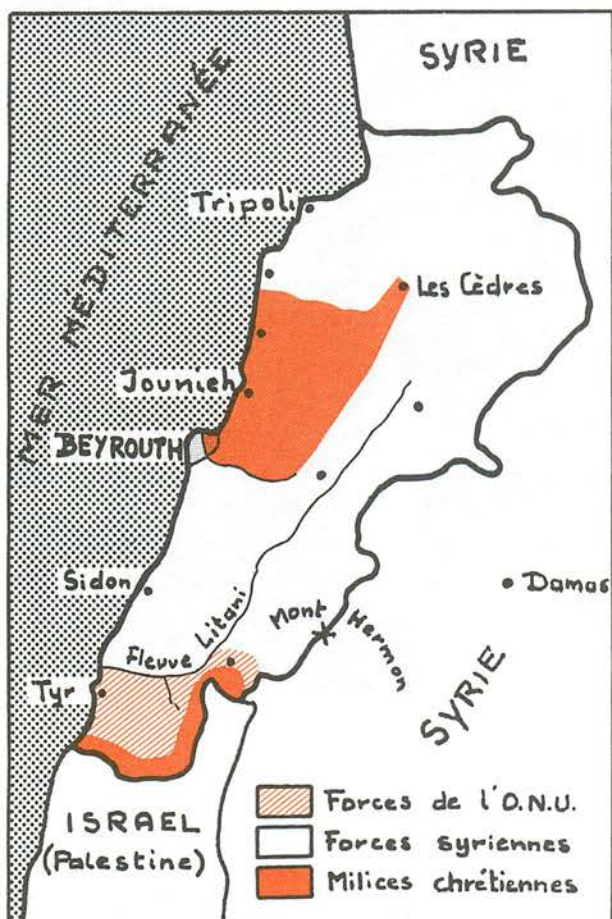
— Il est vrai que tout au long du mandat français (1920 à 1943), la France a entretenu des rapports privilégiés avec elle. Cela tient au

appelés à assister l'administration mandataire française.

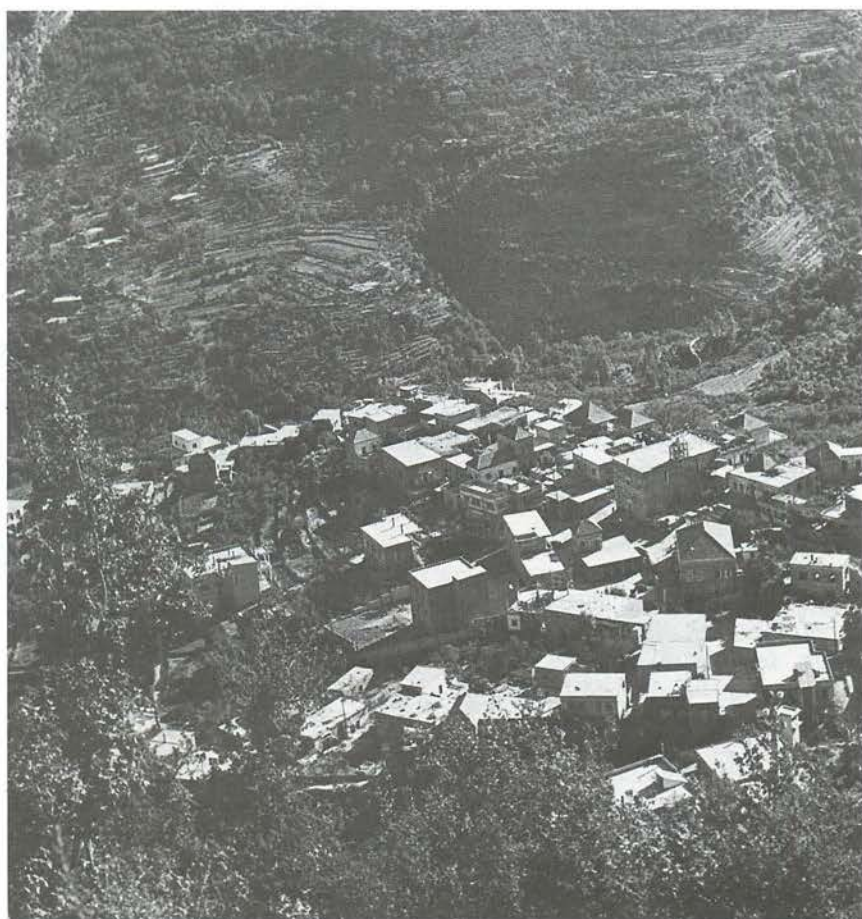
Mais, il ne me semble pas que l'on puisse dire que la France ait privilégié de façon indue la communauté maronite. Car, à l'époque du mandat, la distribution confessionnelle des postes administratifs et politiques fut décidée en fonction de l'importance relative des diverses communautés, suite au recensement de 1932. Quant à l'octroi de la présidence de la République et du commandement de l'armée à des personnalités maronites, il fut décidé au lendemain de la fin du mandat et en vertu d'un pacte conclu entre les leaders politiques de tous bords.

contrôle certaines régions du pays. La volonté des autorités libanaises de s'opposer aux Palestiniens fut mise en échec par le refus des leaders musulmans de s'aliéner ces derniers.

Face à cette démission de l'autorité libanaise — qui entraînera par la suite la dislocation de l'armée — et, face au pouvoir grandissant des Palestiniens, les premières milices chrétiennes se formèrent. C'est en raison des heurts entre ces milices et les organisations armées palestiniennes que la guerre éclata. Malgré la participation de groupements libanais de gauche et de musulmans radicaux aux côtés des Palestiniens, cette guerre ne fut pas une guerre civile,



Liban: les forces en présence



De tous temps, la montagne libanaise fut une terre de refuge

fait, tout d'abord, que cette communauté était la plus importante numériquement. Ensuite, déjà depuis saint Louis et François I^{er}, la France avait déclaré ouvertement prendre sous sa protection la communauté maronite, la seule à cette époque qui fût rattachée à l'Eglise romaine. En 1860, l'envoi par Napoléon III d'un contingent militaire au Mont-Liban contribua fortement à mettre fin aux massacres des chrétiens. De plus, les maronites, ayant bénéficié de la culture française grâce aux nombreuses missions catholiques implantées ici depuis des siècles, se sont vus naturellement

— Le problème libanais est-il indissolublement lié à la question palestinienne ?

— Il n'y aurait jamais eu guerre au Liban, ne fût-ce la présence en grand nombre, et fortement armés, des Palestiniens sur son territoire. On estime leur nombre actuellement à un demi-million environ, la population libanaise étant de l'ordre de deux millions et demi.

À la suite de la défaite arabe de 1967, et plus encore après la répression contre la résistance palestinienne en Jordanie en 1970, les Palestiniens du Liban s'armèrent et prirent sous leur

mais essentiellement une guerre entre chrétiens et Palestiniens.

— Comment les Libanais des différents bords voient-ils l'action d'Israël ?

— Avant 1975, les chrétiens libanais s'associaient à tous les arabes pour réclamer que justice fût faite aux Palestiniens. Mais ils ne partageaient pas l'attitude souvent démagogique et belliqueuse de la majorité des arabes vis-à-vis d'Israël.

En 1975, lorsqu'éclata la guerre libano-

palestinienne, les chrétiens se sont vus délaissés de tous. Acculés à une situation critique, situation qui persiste plus ou moins aujourd'hui vis-à-vis des forces syriennes, ils ont fini par accepter l'aide israélienne.

Quant aux musulmans libanais, ils ont toujours eu une attitude franchement anti-israélienne. Ils accusent Israël d'œuvrer pour la création d'un Etat chrétien au Liban.

— **Comment les Libanais des différents bords voient-ils l'action de la Syrie?**

— Actuellement, les milices chrétiennes sont en état de conflit armé avec les troupes syriennes stationnées au Liban. Elles réclament leur départ et n'accordent aucun crédit aux allégations de la Syrie selon lesquelles ses troupes sont sous les ordres des autorités légales libanaises.

La Syrie n'a d'ailleurs guère épargné les chrétiens durant ces quatre années. Ce fut par exemple avec l'aide de ses troupes que la ville chrétienne de Damour fut prise en 1975. Bilan : 20 000 réfugiés et 450 tués, pour la plupart des innocents.

Quant aux musulmans libanais, s'ils tolèrent la présence des troupes syriennes, ils n'en sont pas pour autant enthousiastes.

— **Pourquoi la Syrie a-t-elle fait volte-face à l'égard des Palestiniens? Que veut-elle vraiment?**

— La Syrie a des visées au Liban. On ne saurait bien les cerner. Pour le moins, la Syrie veut y instaurer un régime qui lui soit toujours docile. Ceci nécessiterait, comme les événements des quatre dernières années l'ont prouvé, une réduction de la présence chrétienne.

La seule puissance qui pouvait freiner les ambitions syriennes, c'est les Etats-Unis dont le Liban est l'allié traditionnel. Mais il se trouve que la politique américaine concordait avec celle de la Syrie. Je m'explique.

Les Etats-Unis ont tout mis en œuvre pour instaurer la paix au Proche-Orient. Ils se sont rendu compte que celle-ci ne pourrait être réalisée tant que les Palestiniens jouiraient d'une grande liberté d'action sur le territoire libanais. Le gouvernement libanais avait prouvé son incapacité à maîtriser les Palestiniens en raison de la réticence des leaders musulmans. Il semble que les Etats-Unis aient fait alors savoir à la Syrie qu'ils ne s'opposeraient pas à l'entrée de ses troupes au Liban pour y mettre au pas les Palestiniens.

Lorsque les heurts ont éclaté entre chrétiens et Palestiniens en 1975, la Syrie a aidé massivement ces derniers en matériel et en hommes. Par ce moyen, la Syrie s'est assurée une mainmise ferme sur les Palestiniens.



En 1976, un officier musulman de l'armée libanaise, entraînant derrière lui les organisations palestiniennes et leurs alliés libanais, a occupé la majeure partie des casernes de l'armée et mis la main sur le gros de son armement. Les organisations palestiniennes ont alors pu se libérer de la coupe de la Syrie et, fortes de l'appui du leader de la gauche et de l'Islam libanais, K. Joumblatt, elles ont poursuivi victorieusement leur guerre contre les milices chrétiennes.

Les Syriens, s'apercevant que la situation leur échappait, ont fait alors volte-face et, prétextant de la défense des chrétiens innocents, se sont attaqués directement aux Palestiniens et à leurs alliés locaux. Ils n'ont pas tardé, vers la fin de 1976, à les neutraliser. Aussitôt après, K. Joumblatt était assassiné. Il n'existe aucune preuve quant à l'instigateur de ce meurtre, l'enquête qui avait été ordonnée ayant été arrêtée, mais au Liban il va sans dire, même parmi

les milieux musulmans, que cet assassinat a été orchestré par les Syriens.

— **Une liste impressionnante de pays a fourni des armes à l'un ou l'autre camp en présence. Quelles sont, à votre avis, les interférences les plus marquantes des éléments étrangers au Liban?**

— Les milices chrétiennes ont d'abord acheté leurs armes aux trafiquants. Ce n'est que dans un stade avancé de la guerre, et après avoir prouvé leur détermination à la résistance, qu'elles commencèrent à recevoir l'aide d'Israël.

Quant aux « palestino-progressistes », ils ont reçu une aide considérable, en hommes, armes et argent, de trois pays principalement : Syrie, Irak et Lybie. Les deux derniers ne voulaient pas que la Syrie soit seule à jouer la carte « palestino-progressiste » au Liban. Les organi-

sations communistes libanaises et palestiniennes reçurent aussi une aide de source communiste extérieure.

— On dit que 5% de la population libanaise détenait la moitié des richesses du pays. Est-ce exact et, dans ce cas, voit-on une perspective de changement?

— Cela n'est pas exact. S'il y avait en fait une assez grande disparité des revenus, le Liban était quand même un pays assez prospère et se plaçait, quant à son revenu par habitant, dans une catégorie intermédiaire entre les pays en voie de développement et les pays industrialisés. Il suffit de remarquer qu'un demi-million environ d'ouvriers syriens travaillaient au Liban juste avant 1975. Par ailleurs, une part importante des revenus du pays proviennent des émigrés libanais travaillant à l'étranger.

Toutefois, la fraude était pratiquée à une large échelle, ce qui empêchait l'impôt progressif sur le revenu d'opérer une certaine redistribution des richesses. De plus, nos dirigeants n'étaient souvent pas à la hauteur. En tant que chrétien, je ne puis être fier de ceux qui nous représentaient au pouvoir et qui, pourtant, détenaient la part d'autorité la plus grande.

— Le Liban d'autrefois est-il mort? Était-ce un rêve fou? Les diverses communautés pourront-elles de nouveau vivre en harmonie à l'avenir?

— Dans une certaine mesure, le Liban d'autrefois est mort. Mais ce ne fut pas un rêve fou. Non. Et je pense que nos communautés pour-

ront de nouveau vivre en harmonie. A condition, cependant, que cessent les ingérences extérieures, surtout syrienne, et qu'une solution soit apportée à la présence palestinienne au Liban.

— Quels sont, pour vous, les signes d'espérance?

— La guerre du Liban n'étant pas une guerre civile, les possibilités d'entente entre les communautés musulmane et chrétienne restent appréciables. Après 1976, plusieurs voix musulmanes éloquentes se sont élevées manifestant le désir sincère de comprendre la position chrétienne. Fait très significatif, les leaders musulmans et chrétiens du parlement se sont mis d'accord, au printemps 1977, sur les principes de base sur lesquels devrait s'ériger le Liban nouveau et ont signé une charte à ce sujet. Mais ces forces d'entente pourront-elles l'emporter sur les puissantes forces étrangères (syrienne, palestinienne, israélienne...) dont l'intérêt est manifestement contraire au rapprochement entre les deux grandes communautés du pays?

Les signes d'espérance sont encore plus visibles parmi les gens ordinaires. J'ai entendu de petites histoires vraies qui montrent que les cœurs sont quand même pleins d'amour, de pardon et de compassion, témoignant d'une soif inconsciente du salut, et prêts à la réconciliation.

Un combattant chrétien m'a raconté qu'il était tombé aux mains des forces islamiques à Tripoli. On avait décidé de le liquider. L'exécuteur désigné était sur le point de l'abattre

lorsque quelqu'un se précipita pour dire que, suite à l'intervention d'une personnalité influente, il fallait le relâcher. «Cet exécuter, me dit-il, tomba à genoux devant moi et, en pleurant, me demanda de lui pardonner.»

Un autre chrétien fut enlevé par les Palestiniens à Beyrouth. Normalement, il aurait dû être liquidé. Il me raconta qu'on le mit tout seul dans une cellule. Lorsque le gardien vint lui donner de la nourriture, il le supplia de le laisser téléphoner à ses parents. Compatissant, le gardien lui dit: «Pas maintenant, mon chef est dans son bureau; cette nuit, quand il sera sorti, je t'emmènerai, et tu téléphoneras.» Au milieu de la nuit, il vint effectivement le chercher en lui demandant de ne divulguer à personne le service qu'il lui rendait. Ce coup de téléphone sauva la vie à ce chrétien.

Des Syriens tombèrent aux mains des milices chrétiennes au cours des combats acharnés de l'été passé. Le chef de ce groupe de miliciens, se rendant compte qu'ils allaient être abattus, les emmena dans un endroit sûr où il les enferma. Il sentit toutefois qu'il ne pouvait pas les laisser là longtemps, car ils seraient bientôt découverts et tués. Il décida, au grand risque de sa vie, de les sauver. Il les prit dans sa jeep et les emmena au premier barrage syrien. Les soldats entourèrent la voiture et mirent la main sur lui. Ses captifs, libérés, lui sautèrent au cou et l'embrassèrent. Ils expliquèrent aux autres que ce milicien leur avait sauvé la vie. Il fut relâché. Cette histoire me fut racontée par un membre du groupe des Focolari au Liban qui entendit lui-même le témoignage du milicien.

Plus connue est l'histoire de cet aspirant au sacerdoce qui, après une longue absence, regagnait son village natal pour revoir ses parents. Il devait traverser une région occupée par les Islamo-Palestiniens. Il eut le pressentiment qu'il allait être capturé et tué. Le jour de son départ, il écrivit une lettre émouvante à ses parents relatant ce pressentiment en les exhortant au pardon tout en évoquant les jours où, dans son village, chrétiens et musulmans vivaient dans la paix et l'amour... La lettre arriva mais, lui, on ne le revit jamais. (*Voix encadré.*)

Quant à moi, en tant que chrétien libanais, je dois dire ceci: je ne pense pas que les injustices que nous avons subies, comme toute la population de ce pays, constituent une base valable pour un combat d'avenir. Nous tomberions alors aisément dans le dilemme: qui a raison? qui a tort? Il faut accepter de mourir à soi-même, d'oublier toutes les injustices passées dans un esprit de pardon irrévocable, et de se mettre du côté de Dieu pour voir Son dessein et y agir. Cela n'est pas facile. Mais pour moi, ce n'est autre que l'appel du Christ. Il faut que nous, chrétiens de ce pays, demandions pardon à ceux envers lesquels nous avons été injustes.

La dernière lettre

«... Je dis à ma mère et à mes sœurs... n'ayez pas peur: la miséricorde de Dieu nous réunira tous ensemble. J'ai une seule demande à vous faire: pardonnez de tout votre cœur à ceux qui m'ont tué. Demandez avec moi que mon sang, même si c'est celui d'un pécheur, serve de rachat pour le péché du Liban. Qu'il soit mêlé à celui de toutes les victimes qui sont tombées, de tous bords et de toutes confessions religieuses, offert comme prix de la paix, de l'amour et de l'entente qui ont disparu de ce pays et même du monde entier. Que ma mort apprenne aux hommes la charité. Que Dieu vous console, prenne soin de vous, vous aide dans la vie. n'ayez pas peur. Je ne regrette absolument pas ce monde. Ce qui me chagrine, c'est que vous allez être tristes. Priez, priez, priez et aimez vos ennemis.

» Et à mon pays, je dis: les habitants de la maison peuvent avoir des avis différents; ils ne se haïssent pas. Ils peuvent se fâcher entre eux, mais sans devenir des adversaires; se disputer mais non s'entretuer.

Souvenez-vous des jours d'entente et de charité. Laissez tomber ceux de la colère et du désaccord. Ensemble, nous avons mangé, bu, travaillé, ensemble nous avons élevé notre prière vers le Dieu unique; ensemble il nous faut mourir. Mon père était l'associé d'un musulman chiite que j'appelais «oncle Hussein». J'aimais bien l'appeler ainsi. Ils restèrent associés 75 ans, sans rompre leur contrat, ni faire des comptes. Rappelez-vous: il arrive souvent qu'on ne puisse emprunter cent livres à son propre frère; et il suffit d'aller trouver quelqu'un du village, qu'il soit chiite, maronite, sunnite ou druze, qui vous tire d'embarras. Cela, tout le monde le sait, mais c'est le péché qui nous aveugle. Chacun doit revenir à la prière selon sa croyance et sa conscience pour que Dieu supprime la colère et que les plans des grands de ce monde soient réduits en poussière sur le sol de ce pays qui n'est pas obligé de payer de son sang leurs machinations...»



Le cortège du 1^{er} mai devant le Palais de la Présidence à Abidjan

Jean-Jacques Odier revient d'une rapide tournée de quelques capitales africaines. Il y a rejoint Manasseh Moerane, un des auteurs du film *Liberté*, ancien rédacteur en chef du quotidien militant noir *The World*, publié à Johannesburg et maintenant interdit. Leur but: informer les dirigeants de ces pays de la rencontre d'hommes politiques qui aura lieu à Caux du 25 au 29 août. Jean-Jacques Odier nous rapporte ses impressions notées au jour le jour.

Abidjan, 28 avril. — Survoler l'Afrique occidentale permet de cerner en quelques heures un des problèmes essentiels de cette partie du continent. Vingt minutes suffisent, à partir des rives de la Méditerranée, pour traverser la bande de terre productive. Presque sans transition, ce sont la steppe, puis les grandes étendues désertiques. Heureux sont les pays dont le sous-sol recèle quelques réserves de pétrole, d'uranium ou de bauxite. Mais les autres ?

Le désert: d'abord les terres ocres, tachetées de l'ombre des nuages, que l'on prend à première vue pour autant de forêts luxuriantes. Mais, hélas, il n'y a que des oueds à sec, quelques replis protégeant encore des bouquets d'arbres, puis ce sont les sables sans horizon, tant la nuée confond ciel et terre, le rose du Sahara se changeant insensiblement en bleu, tandis que les pistes rectilignes semblent s'élever au-dessus du désert, comme si elles prenaient appui sur les nuages pour rejoindre la voûte céleste.

En s'approchant des rives du Golfe de Guinée, on croise forcément quelque part le grand arc du fleuve Niger, qui prend sa source en Guinée pour aboutir au Nigeria, touchant Tombouctou à son point le plus septentrional. Nous survolons un tapis de nuages parfaitement lisse, comme passé au peigne fin, puis vingt minutes à nouveau suffisent pour traverser la zone forestière, richesse de la côte. Avant

même que l'on ait atterri sur cette terre d'Afrique occidentale, le problème de l'eau vous saute aux yeux.

Abidjan, 1^{er} mai. — Aujourd'hui, fête du Travail. Des milliers d'ouvriers et d'employés ramassés par cars dans leurs villages et leurs banlieues, convergent sur la Bourse du Travail, à Treichville. Ce n'est pas un jour de contestation. Certes, des bannières condamnent la flambée des prix — dont j'ai pu, hélas, mesurer la réalité — mais c'est surtout un jour de festivité. Une dizaine de fanfares, dirigées avec frénésie, animent le rassemblement, sons et rythmes se mêlant et s'entrechoquant. Quelques jeunes gens esquissent des pas de danse. Seul blanc dans cette cohue noire, ma présence est à peine remarquée. Ni traitement de faveur, ni quolibets, ni agressivité. Je suis un parmi d'autres. Vingt ans se sont écoulés depuis l'indépendance. Beaucoup de recul a été pris sur les rancœurs et les souvenirs du passé.

A l'intérieur du bâtiment, une salle archicomble, dans laquelle le secrétaire général de l'Union des Travailleurs s'époumonne à faire taire son public. Il lui faudra vingt minutes pour arriver à ses fins. «Que veulent-ils ?» fais-je à mon voisin. «Ils veulent défiler. Pour eux, les discours, c'est une perte de temps !» Le calme se fait peu à peu. En quelques mots, le responsable syndical ivoirien fait la part des choses. «Entre le règne omniprésent d'une énorme machinerie politico-administrative et l'affrontement du capital et du travail, la plupart des jeunes Etats africains ont choisi une autre voie: celle du dialogue, de la concertation. Bref, rappelle l'orateur, la voie qu'on appelle chez nous, la participation responsable. Il ne s'agit pas là, précise-t-il, d'une option idéologique, mais d'une nécessité, d'un impératif dicté par le stade de développement pré-industriel.»

En Afrique, il faut se placer résolument dans une autre optique. Le rassemblement du 1^{er} mai se passe sous le sourire paternel d'un immense portrait du Président de la Républi-

CARNET AFR

que. Tandis qu'en Iran, en Turquie, ce jour sera marqué par l'affrontement et la violence, c'est une fête joyeuse et disciplinée qui se déroule sous le ciel d'Abidjan. Pendant plus d'une heure, de longues files de travailleurs attendront, sous le franc soleil, sans rompre le rang, que le cortège s'ébranle. Puis ils iront présenter leurs doléances, poliment, au Président. En Côte-d'Ivoire, tout semble se passer dans l'ordre et la courtoisie.

Abidjan, 2 mai. — Depuis trois jours, j'attends mon compagnon de route, Manasseh Moerane. Aucune nouvelle. C'est donc seul que je me rends à l'audience accordée par le Président Houphouët-Boigny. Il me reçoit sur la terrasse de sa résidence de Cocody, devant la lagune indolente et brumeuse. Le Président se montre très préoccupé par l'évolution trop lente de l'Afrique australe. La toute première question qu'il me pose est celle-ci: «Que fait le Réarmement moral pour hâter des solutions pacifiques en Afrique du Sud ?»

Derrière les positions officielles, tranchées, définitives, de beaucoup de pays africains, nombre de dirigeants cherchent les moyens de faire évoluer l'Afrique australe par le dialogue, le contact direct ou indirect. Même si cela n'est pas toujours dit dans les discours officiels, c'est le secret espoir de l'Afrique.

J'ai évoqué au début de ce journal le clivage entre la forêt et la savane. Le Président, comme les autres dirigeants ivoiriens, en sont fortement conscients. Avec beaucoup de sincérité, le chef de l'Etat me parle de la différence de niveau de vie entre le sud et le nord. «Comment pouvons-nous montrer l'exemple à nos frères du continent africain, me dit-il, si nous ne faisons pas tous nos efforts pour atténuer ces différences ?»

Monrovia, 3 mai. — Contraste saisissant entre deux capitales: Abidjan, en son centre, est hérissée d'immeubles aux lignes audacieuses; le flot des voitures s'élance sur les deux grands ponts enjambant la lagune. Les Européens y sont plus nombreux qu'au temps de la colonisation. On hume les investissements, le pari sur l'avenir.

Le Libéria, malgré les liens étroits avec les Etats-Unis, qui y contrôlent la production de fer et de caoutchouc, ne semble pas avoir beaucoup bénéficié de son grand protecteur. Monrovia a-t-elle évolué depuis trente ans, cinquante ans? On se le demande. Entre les deux

DE ROUTE CAIN

grands immeubles modernes, la résidence du Président, sur une des deux collines, et l'Hôtel Intercontinental sur l'autre, s'entassent des habitations et des bureaux à l'aspect vétuste et, il faut le dire, souvent délabré. On se pose la question : vaut-il mieux critiquer le luxe dont se pare Abidjan, ou l'apparence plutôt misérable de Monrovia ? Si la capitale a été négligée, les campagnes ont-elles été mieux traitées ? L'agriculture ne compte que pour 10 % dans le PNB, alors qu'elle occupe 75 % de la population.

On dit que le président Tolbert souhaite bousculer l'ordre établi. Si c'est vrai, il a une lourde tâche devant lui.

Monrovia, 5 mai. — Manasseh Moerane m'a enfin rejoint, après bien des difficultés. Organiser un programme de visites avec les aléas de la circulation aérienne entre capitales africaines n'est pas de tout repos.

Nos impressions sur le Libéria se rejoignent. On sait que la capitale a connu le 14 avril des émeutes sanglantes. Des centaines de vitrines brisées, mais surtout trente morts et deux cents blessés. En surface, ces incidents ont été provoqués par l'augmentation du prix du riz, aliment de base de la population. Cette mesure a d'ailleurs été aussitôt rapportée. Mais à respirer l'atmosphère de Monrovia, à écouter les conversations, à entendre le Président faire un discours important ce matin, on se rend bien compte qu'un vent de panique a passé et passe encore sur le Libéria. Quelques-uns des meneurs ont été arrêtés. Le gouvernement accuse ouvertement la « Progressive Alliance of Liberia », mouvement lancé en 1975 à New York par des Libéro-Américains, qui semble avoir trouvé une certaine audience parmi les étudiants, les ouvriers, les chômeurs.

On a l'impression que l'administration est quelque peu paralysée par cette angoisse. Le fonctionnaire auquel nous nous adressons pour obtenir des rendez-vous répond que tout le monde est « très occupé ». Le ministre que je rencontre ne desserre pas les dents. La police, à laquelle nous avons affaire pour des questions de visas, se montre agitée, inquiète. Les Libériens de souche africaine se sentent déclassés par rapport aux descendants d'esclaves revenus d'Amérique, fondateurs de cet Etat indépendant depuis 1847. Les tentatives faites par le Président Tolbert pour associer les Africains d'origine aux responsabilités gouvernementales ont été trop timides. Que va-t-il se passer



Au marché d'Ouagadougou

dans les mois et années qui viennent ? Une situation grevée d'incertitudes.

Dakar, 8 mai. — Un vent puissant soufflant du grand large, des cafés aux terrasses méditerranéennes, une vaste Place de l'Indépendance encadrée de solides constructions et donnant sur des rues bordées d'arbres, telle nous apparaît Dakar, capitale du Sénégal. La brièveté de notre séjour ne nous permet pas d'obtenir les audiences que nous souhaitons, mais nous rencontrons deux hauts fonctionnaires et un ministre, tous trois des hommes encore jeunes, dynamiques, qui nous impressionnent. Même si nous entendons un peu trop souvent répéter les pensées maîtresses du Président Senghor, nous sentons que nous avons affaire à des hommes sérieux, qui savent écouter et qui font face à leurs tâches. Ils appartiennent à cette nouvelle génération de musulmans sénégalais, élancés, aux complets bien coupés, qui sans doute porteront bientôt à bout de bras le sort de leur pays.

Ouagadougou, 9 mai. — Expérience curieuse que celle de la Haute-Volta, un des pays les plus pauvres du monde, qui ne vit pratiquement que de l'aide extérieure. La terre, encore appauvrie par les années de sécheresse, ne produit guère que du mil, du sorgho, un peu de riz et d'arachide, des mangues et du coton. L'élevage représente la moitié des exportations, celles-ci n'atteignant au total que le quart des importations. Mais ce peuple démunie tient essentiellement à sa vie politique multipartite, à ses quatre confédérations syndicales, et il élit son président. Ce dernier, le général Sangoulé Lamizana, entreprend en ce moment un grand effort pour rassembler la nation voltaïque, faisant même de l'ancien président Yaméogo, qu'il a renversé en 1966, un de ses conseillers.

Ouagadougou, 10 mai. — Nous sommes reçus par deux amis chaleureux. Le Président de l'Assemblée nationale, M. Gérard Kango

Ouédraogo, se déclare un « chaud partisan du Réarmement moral ». La rencontre d'hommes politiques qui aura lieu à Caux et les possibilités de dialogue qu'elle peut favoriser avec l'Afrique australe éveillent en lui le plus grand intérêt.

Quant au premier ministre, M. Joseph Conombo, il écoute avec la plus grande attention Manasseh Moerane lui parler de l'Afrique du Sud et des espoirs qu'il conserve d'une transformation graduelle de la situation. En nous raccompagnant à la porte de son bureau, le chef du gouvernement nous dit : « Nous avons une longue route à parcourir ensemble. »

Niamey, 12 mai. — Je ne dirai rien du Niger, puisque ce numéro de la *Tribune de Caux* donne la parole à un ami qui y a séjourné plus longtemps et qui présente, par quelques citations, la personnalité originale et vigoureuse du chef de l'Etat.

Visiter cinq capitales en quatorze jours ne vous en apprend pas beaucoup sur l'Afrique profonde, celle des paysans, des éleveurs, de ceux qui travaillent sous 50° de chaleur dans les installations minières d'uranium. Mais on a l'impression, en digérant ce qui nous est dit et ce qu'on peut lire dans la presse hebdomadaire africaine, assez prolixe, que dans toute une série de pays se poursuit depuis quelques mois, parfois quelques années, un processus que l'on pourrait qualifier de « normalisation ». Sans parler de l'Afrique australe, certaines situations explosives demeurent, comme celles du Tchad, de l'Ethiopie ; mais il y a une autre Afrique : le Nigéria et le Ghana reprennent le chemin de la démocratie. Le Mali songe à un gouvernement civil. La Mauritanie joue la détente avec le Polisario. La Haute-Volta travaille à son unité nationale. Le Niger donne la priorité à la transformation économique. Sans parler du Sénégal et de la Côte d'Ivoire qui ont montré jusqu'ici les vertus de la stabilité. Puisse cette Afrique-là faire entendre davantage sa voix dans la recherche d'un nouvel équilibre mondial.

J.J.O.

L'expérience nigérienne

Pour que le développement reste celui des hommes

A la suite d'une visite au Niger et après avoir rencontré plusieurs responsables du pays, M.B. Zamaron, délégué du Centre Robert Schuman pour l'Europe, nous adresse ses réflexions et dégage, à travers les paroles du chef de l'Etat, les grandes lignes d'un effort passionnément poursuivi pour que le développement reste celui des hommes.

Du temps de la colonisation française, le Niger était considéré comme «le septième territoire» (de l'Afrique occidentale française), voulant dire par là, comme le rappellent les vieux Nigériens, qu'on ne prenait pas la peine de lui donner un nom. Lorsqu'en 1886, au Congrès de Berlin, les puissances européennes fixèrent les frontières de leurs «possessions» africaines, le premier ministre britannique, Disraeli, qui avait fait remonter aussi haut que possible vers le désert la frontière du Nigéria, eut pour ce qui se trouvait au-dessus ce mot resté célèbre: «Là, le Coq gaulois pourra aiguïser ses griffes», sous-entendu: le sol est suffisamment aride pour qu'il n'y ait pas grand-chose à en tirer.

La grande sécheresse de 1971-1974 a de fait mis au bord de la famine ce pays de cinq millions d'habitants. L'incapacité du régime politique en place depuis l'indépendance a conduit à la prise du pouvoir par l'armée, en avril 1974.

Celle-ci s'est faite sans effusion de sang, sans suppression des libertés, dans un esprit de service et de désintéressement qui s'est effectivement maintenu depuis cinq ans.

Grâce aux ressources de son sous-sol qui compensent l'aridité du sol, ce pays, deux fois plus grand que la France, pourrait être demain un des plus riches du continent.

Le moderne et l'ancestral

L'aéroport international de Niamey est le seul lien de ce pays «enclavé» avec le monde. Le chemin de fer reliant Niamey à Abidjan et Ouagadougou, Dakar et Bamako, Lagos et Cotonou, c'est encore un rêve! Le fleuve Niger pourra transporter tout ce qu'on lui demandera sept mois par an lorsque les barrages en cours de construction au Nigéria seront terminés. A Niamey, une ville jardin, sans

étage, les quartiers en ciment alternent avec des quartiers en terre; un pont «Kennedy» sur le Niger, cadeau des Etats-Unis, ouvre la voie du Sud aux nombreuses voitures et aux toujours bien utiles chameaux; une grande mosquée, cadeau de la Lybie, est en construction sur une esplanade qui malgré son immensité se remplit de la foule priante, aux grands jours de l'Islam, dans ce pays à 98% musulman.

Ici le moderne côtoie l'ancestral. C'est l'uranium du désert qui paie pour les puits, l'irrigation, l'équipement scolaire et sanitaire de cet immense Sahel, de loin en loin parsemé de villages.

Ici, les gens existent encore en tant que tels, c'est-à-dire en tant que personnes et non simplement comme moyen de production et de consommation. Ici, on a encore du temps, on peut parler, discuter, marchander, cela fait partie de la vie, c'est la vie. Ici, on peut partager ce que l'on a, car on a seulement ce qu'il faut pour vivre et non pour accumuler.

«La sympathie des esprits»

Mais demain? Demain est déjà présent, et combien différent: les hôtels aux prix «européens», l'assistance technique envahissante bien que recherchée — il y a beaucoup plus d'Européens à Niamey aujourd'hui, 5000, qu'au temps de la colonisation! — la télévision qui commence, la presse et la participation à toutes les affaires du monde, celles de l'Afrique d'abord, celles du monde islamique, celles de tous ceux qui cherchent entre l'Est et l'Ouest un chemin qui ne les fasse pas disparaître — «un monde où, comme l'a rappelé au Nouvel An devant le corps diplomatique le chef de l'Etat, le Lieutenant-Colonel Seyni Kountché, plus que jamais le rapprochement moral entre les hommes et la sympathie des esprits demeurent indispensables».

L'authenticité, le maintien de cet acquis que nos philosophes politiques appellent personnaliste et communautaire, de cette sagesse qui fait passer les personnes avant les choses, les Nigériens avant les minerais, l'agriculture pour vivre avant l'industrie pour s'enrichir, c'est ne pas bâtir demain sur une table rase d'hier; c'est la volonté de construire une civilisation africaine qui absorbe la technique sans s'y consacrer corps et âme.

B. Z.



Des phrases vigoureuses, à l'emporte-pièce, caractérisent les messages du chef de l'Etat nigérien, le Lieutenant-Colonel Seyni Kountché.

La terre demeure notre plus grande richesse, le soutien inépuisable de la seule prospérité qui dure et libère vraiment: celle de l'autosuffisance alimentaire...

Ne tombez pas dans les pièges des tentations faciles qui incitent bon nombre de nos compatriotes à délaisser de plus en plus leurs campagnes et leurs champs pour s'adonner à l'exode ou à l'émigration qui ne débouchent généralement que sur la désillusion, le parasitisme, la délinquance et la déchéance sociale...

L'action de commandement, pour être complète et efficace, ne doit pas s'exercer continuellement dans un bureau. Où qu'il soit, le peuple doit être visité, écouté, sollicité lorsqu'il s'avère — et il s'avère souvent — que son avis pourrait éclairer ou enrichir une option...

Il faut déplorer ici la recherche de la facilité, l'inclination trop forte à vouloir éblouir le voisin, à posséder une voiture et à exposer des frais ostentatoires pour les cérémonies: les 100 rôtis sortis d'on ne sait quelle glotonne tradition! Les trousseaux fièrement offerts en spectacle dans les artères de la ville! Les cortèges tapageurs sortant de la Mairie avec des airs de parvenus!...

Nous avons connu, et même nous avons été impressionnés quelque temps par tant de croisades révolutionnaires et verbeuses qui, après avoir chevauché la faconde et encensé l'irréel, se sont vite assoupies sans déplacer un seul grain de sable, sans faire germer un seul grain de riz.

Nous n'avons pas l'intention d'adopter une nouvelle forme de société; celle que nous avons a seulement besoin d'être purifiée.

Séminaire à Tokyo

A l'heure où les points de friction sont nombreux entre le Japon et ses partenaires commerciaux du Marché commun, on saluera l'initiative prise par des dirigeants de l'économie japonaise d'organiser une conférence industrielle à Tokyo du 11 au 14 mai. Celle-ci s'inscrit dans le contexte des échanges qui se poursuivent depuis quelques années sous les auspices du Réarmement moral entre industriels japonais et européens.

A l'ordre du jour de cette conférence, deux thèmes d'actualité: la responsabilité de l'industrie pour combler le fossé qui existe entre pays riches et pauvres; créer la confiance: le préalable à des solutions conformes à la justice.

Plusieurs industriels d'Allemagne, des Pays-Bas, de Grande-Bretagne et d'Italie, familiers des conférences de Caux, ont fait le déplacement pour répondre à l'invitation de leurs collègues japonais.

Ministre indien à Caux

Le 12 mai, le ministre de la Santé de l'Inde, M. Rabi Ray, s'est rendu à Caux en compagnie de deux membres d'une délégation de son pays participant à la conférence de l'OMS, qui se déroulait à Genève.

Point de rencontre au Zimbabwe

Le nouvel Etat de Rhodésie Zimbabwe vient de prendre le départ, malgré les divisions internes et la guérilla latente. Des gens de toute l'Afrique australe viennent de plus en plus à Colmoreen, le centre du Réarmement moral, situé au cœur du pays, à Gwelo, pour réfléchir aux problèmes de cette partie du monde. Récemment dix jeunes sud-africains, noirs, blancs et métis, ont pu recevoir une formation de dix jours, qui comportait d'une part des travaux agricoles — élevage de vaches laitières et de volaille, culture de légumes; d'autre part, des visites aux écoles, familles et paroisses de la région.

Pour qu'un plus grand nombre de gens puissent bénéficier d'une telle formation et de ces contacts, les responsables du centre ont décidé, dès que les logements des seize familles d'ouvriers seront terminés, d'agrandir la ferme initiale. D'importants dons ont déjà été envoyés à cet effet par des noirs et des blancs d'Afrique australe et par plusieurs pays d'Europe.

Kano: au palais de l'émir

L'un des chefs musulmans les plus influents au nord du Nigeria, l'émir de Kano, a convié deux cent cinquante responsables locaux et des étudiants, à une représentation de la pièce «Notre plus chère idole» (ce spectacle, on s'en souvient, a été joué lors des rencontres internationales de Caux en juillet 1978). Les acteurs, étudiants et professeurs du collège d'Abraka, dans le sud du Nigeria, à 250 km de Kano, ont été ensuite reçus par l'émir (notre photo). Ce dernier a exprimé le vœu que tout le pays ait connaissance des idées du Réarmement moral. Ce souhait prend toute son importance au moment où le gouvernement militaire s'apprête à céder la place au gouvernement civil.



«Un sens à la vie»

A propos du livre de Frida Nef, «Un Sens à la vie», le pasteur Barilier écrit dans *La Nouvelle Revue de Lausanne*: «Le sens de la vie, c'est de vivre pour Dieu, en se sachant aimé et sauvé par Lui. Et c'est aussi ... vivre pour les autres, les aimer et les secourir. Des êtres qui ont effectivement vécu de cette manière, je viens personnellement d'en rencontrer un, à travers le petit livre *Un sens à la vie.*»

Le Protestant, de Genève, *L'Est Vaudois*, *La Gazette de Lausanne* ont également publié des articles sur l'ouvrage de Frida Nef.

Sur les ondes suisses

Les questions des auditeurs et les remarques de trois «experts» n'ont accordé aucun répit pendant près de deux heures aux cinq personnes qui devaient représenter le Réarmement moral lors d'une émission de la Radio suisse alémanique, le 10 mai dernier. Les appels téléphoniques arrivaient de toutes parts et l'on a entendu aussi bien l'ouvrier zurichois qui considérait le centre de Caux comme «une affaire de riches» que la mère de famille bernoise qui y avait appris à appliquer dans sa vie ce qu'elle entendait chaque dimanche à l'église. On cuisina les invités sur la valeur des absolus, sur leur attitude envers l'homosexualité et le communisme, sur la place du Christ dans leur vie... La période des questions était précédée de vingt minutes de témoignages très convaincants sur l'effet du Réarmement moral dans la vie des individus et des peuples, entrecoupés par des productions musicales.

Un agriculteur canadien « Deux brins d'herbe au lieu d'un »

John Bocock exploite avec son frère un élevage important dans la province de l'Alberta, au pied des Montagnes Rocheuses. Il s'est fixé pour but de gérer son exploitation en essayant d'allier le respect de la tradition, sur une terre dont les Indiens ont été de longue date les gardiens, et les exigences que le monde moderne impose à l'agriculture.

« De nos jours, explique-t-il, le cultivateur a un double défi à relever : d'une part, à cause des besoins d'une population mondiale en continue expansion, il doit produire davantage, faire pousser deux brins d'herbe là où il n'en poussait qu'un. Les experts disent que cela est possible. D'autre part, et cela est plus difficile, il doit contribuer à promouvoir un changement dans la façon de vivre et de penser des gens, afin que l'excédent de production — le deuxième brin d'herbe — serve à nourrir des estomacs creux au lieu de n'être qu'un surplus inutilisable.

« Comme jeune homme, je n'avais aucune idée de la façon dont un fermier de l'Alberta pouvait relever un tel défi, poursuit-il. Je me disais que mon seul but devrait être de rentabiliser mon exploitation. En outre, à l'école d'agriculture, on m'avait enseigné à prendre soin de mes vaches, mais non pas à m'entendre avec mon frère ! Or, j'ai une tournure d'esprit assez critique et si quelque chose ne marchait pas, je lui reprochais ses fautes, tout en dissimulant les miennes. Comme il est l'aîné, il n'appréciait pas tellement cette attitude. »

Autour d'une même table

En 1958, alors qu'il poursuivait encore ses études, Bocock entre en contact avec une équipe du Réarmement moral. Ce qui le frappe le plus, c'est de voir des gens — de toutes races et de toutes origines — qui s'entendaient entre eux et qui semblaient exercer une influence constructive sur leur entourage. Il décide de faire des excuses à son frère et à la surprise de constater qu'à son tour celui-ci rétablit les relations avec leur père, ce qui était bien nécessaire. « Notre vie de famille a changé du tout au tout, commente-t-il. Nous continuons

d'avoir parfois des difficultés entre nous, mais nous avons le courage de voir nos erreurs en face et d'y remédier. »

L'exploitation des Bocock, qui s'étend sur 560 hectares, comprend 70 vaches laitières, 300 têtes de bétail pour la viande, foin, luzerne, orge et seigle pour les bêtes. Les vieux parents habitent encore sur place ainsi que deux familles d'ouvriers agricoles. Tous les Bocock se retrouvent pour le repas de midi, chaque jour, autour de la même table.

« La production de lait peut être un esclavage, précise John. Il est donc naturel de vouloir travailler à plusieurs, de préférence en famille, à condition qu'on s'entende ! De nos jours, on s'inquiète beaucoup de la disparition

risque alors de se tuer à la tâche et de se brouiller avec ses voisins » — ils ont décidé de réduire d'une vingtaine d'hectares la surface de leur exploitation. « Du coup, nous avons plus de temps pour nos voisins, poursuit John, nous pouvons voyager de temps à autre et l'exploitation reste rentable. »

De plus, John est conscient que la soif de possession de la terre a joué un rôle néfaste dans l'histoire du Canada. Quand les blancs sont arrivés, ils ont fait subir aux Indiens des souffrances indicibles à cause de leur avidité. « Alors que les Indiens veillaient toujours à préserver la terre, dit-il, nous l'avons considérée comme un bien que l'on peut acheter pour le revendre au plus offrant, même si c'est pour y construire un parking ou un supermarché. »

C'est pour cela qu'avec l'association d'exploitants agricoles dont il est le président régional, John s'est opposé avec succès à l'ouverture d'une mine de charbon à ciel ouvert qui aurait fait disparaître de riches terres cultivables. Moyennant un investissement à peine plus élevé, la compagnie minière a décidé d'exploiter cette mine à partir d'une zone non-agricole plus près des Rocheuses.

« La crise de l'énergie nous concerne directement, fait-il également remarquer. Joignant la théorie à la pratique, John Bocock et sa femme Jenny (qui, notons-le en passant, est la fille de



de l'exploitation familiale, car il est universellement admis qu'elle est l'unité idéale en agriculture. Mais elle survivra si la famille survit. »

Il y a quelques années, les frères Bocock ont été obligés de constater que ce n'était plus eux qui menaient la ferme, mais la ferme qui les menait. Conscients du fait qu'un agriculteur est toujours tenté d'agrandir ses terres — « il

l'ancien champion de tennis Bunny Austin) ont engagé des dépenses supplémentaires pour améliorer l'isolation de la maison qu'ils viennent de construire : murs plus épais que la norme gouvernementale, triple fenêtres sur

Suite page 14

Au cœur de la vie familiale, le respect de l'autre

par Charles Piguet

Un jour, alors que je cherchais une place dans un train, j'aperçus un garçon et une fille que je connaissais allongés tendrement sur une banquette. Nous nous étions vus peu avant dans une rencontre où des dizaines de jeunes de divers pays recherchaient des points de repère pour le monde de demain. Je passai à côté des deux tourtereaux sans rien dire, allant me placer un peu plus loin. Dès qu'ils me virent, ils se dégageaient, le garçon abandonnant la jeune fille pour aller rejoindre un camarade qu'il avait délaissé pour elle.

Manifestement, ils étaient gênés par ma présence. Que devais-je faire? Les ignorer? C'était l'attitude la plus commode. Je résolus de les aborder. Profitant d'un changement de train, je m'approchai d'eux et leur demandai s'ils envisageaient le mariage. Le garçon marmonna des excuses et ajouta de façon presque inaudible qu'ils allaient en effet peut-être se fiancer. Quant à la jeune fille, elle me dit qu'il s'agissait simplement pour elle... d'être naturelle.

Dans la jungle des théories

Je ne sais quel aura été l'effet de mon intervention sur les deux jeunes gens; quant à moi, cet incident banal n'a cessé de me faire réfléchir pendant les semaines qui ont suivi. Certes, la notion même de mariage apparaît à beaucoup de jeunes comme dépassée. Qui d'entre nous n'en connaît pas qui vivent simplement ensemble? Et il faut bien dire que lorsque deux partenaires gagnent l'un et l'autre leur vie, les lois fiscales de certains de nos pays réservent un sort plus favorable à ceux qui ne sont pas mariés qu'à ceux qui ont passé devant Monsieur le Maire.

Si l'on n'a pas l'intention d'avoir des enfants, n'est-il pas naturel pour un garçon et une fille de vivre ensemble et de pouvoir assouvir leurs instincts? La contraception n'est-elle pas la grande découverte de notre époque qui a permis de séparer l'acte sexuel de la procréation et fait entrevoir le jour heureux où ne naîtront plus que des enfants désirés?

Chacun sait que la réalité n'est pas aussi rose. Mais comment, à l'heure actuelle, un jeune peut-il s'orienter dans la jungle des sollicitations et des théories? «J'aspire à croire aveuglément», affirmait récemment Charles Aznavour à la télévision suisse en parlant de religion. Or, aujourd'hui, on ne peut plus croire aveuglément. On ne peut plus non plus se comporter aveuglément. Chacun doit découvrir ses normes de vie et se fixer des points de repère s'il ne veut pas être simplement ballotté par les courants qui passent ou entraîné par la pression du conformisme.

Le Monde du 10 avril consacrait un article à une «journée de la santé publique» sur l'adolescence qui s'était tenue à la faculté de Paris-Sud. Un conférencier y avait souligné les dangers pour les jeunes femmes (toujours plus jeunes, selon les statistiques) des différents modes de contraception et ajoutait que malheureusement il n'existait pas de solution idéale. Il y a là, me semble-t-il, omission de l'évidence. Serait-ce déchoir pour un homme de science que de rappeler à ses consultantes qu'il n'y a aucun risque à ne pas coucher avec quelqu'un? Sans mépriser les recherches des savants, cela reste et restera la méthode la plus sûre à tous points de vue et la plus naturelle.

J'ai entendu récemment une jeune femme raconter comment elle avait été amenée à renoncer à l'amour physique libre. Elle en avait, disait-elle, découvert l'égoïsme, l'irresponsabilité vis-à-vis de l'autre, l'entraînement à en vouloir toujours davantage sans se soucier de la situation de l'autre et de l'effet sur sa vie. Une autre femme disait comment elle avait été amenée à s'identifier sans réserve à la culture et à la tradition de son mari, avec leurs bons et aussi leurs mauvais côtés, quels que soient les préjugés de ses amies et de ses proches à leur égard. C'est là le contraire de l'égoïsme. C'est renoncer à soi-même par amour.

Jeunes mariés, ma femme et moi avons été souvent séparés, parfois pour des périodes assez longues. Après l'une de nos retrouvailles, qui nous semblaient à chaque fois comme une nouvelle lune de miel, un jeune homme avec lequel nous travaillions à un doublage de film

me fit remarquer que notre manière d'être l'un avec l'autre lui était pénible et ne l'aidait pas. On peut être égoïste à deux. Le véritable amour n'est jamais exclusif.

Pour moi, le mariage n'est pas une cérémonie, ni une régularisation de situation, ni non plus une étape au-delà de laquelle on recevrait des satisfactions refusées aux célibataires. C'est un engagement réciproque à fonder une famille, c'est créer la cellule dans laquelle des enfants peuvent grandir et se développer. «Une famille, c'est la meilleure chose qui soit au monde!» disait tout bonnement un garçon de douze ans. Heureusement qu'il reste encore les enfants pour énoncer l'évidence que le meilleur environnement possible pour eux, c'est un père et une mère qui s'entendent!

Points de repère

Le début de l'Évangile est étonnamment éclairant dans ce domaine. On y parle d'un homme, Joseph, et de Marie, sa fiancée, d'un vieux ménage, Zacharie et Elisabeth. Les circonstances de leurs vies sont les nôtres ou celles de ceux qui nous entourent. Mais en plus, la lecture de ces récits fait ressortir quelques points de repère qui peuvent aussi nous servir.

Obéissance: Ces gens reçoivent de Dieu des indications précises sur la manière dont ils doivent se comporter dans les domaines les plus pratiques de leur existence. Leur route consiste à obéir à ces ordres, souvent sans en comprendre ni l'essence ni la portée.

Pauvreté: Joseph appartenait à la descendance du roi le plus respecté de l'histoire juive. Il n'était sans doute pas parmi les plus pauvres de son peuple. Quant à Zacharie, il était prêtre et officiait dans le temple. Mais, par obéissance, Marie enfanta dans une étable et le fils d'Elisabeth se retira dans le désert où il se nourrissait de sauterelles. La pauvreté, loin d'être synonyme d'indigence, signifie ici soumission du matériel au spirituel.

Chasteté: Dans les révélations faites à Zacharie et à Marie, l'accent est mis sur la venue d'un enfant voulu par Dieu. C'est l'opposé de la tendance actuelle qui met tout l'accent sur la sexualité.

Que voit-on dans l'Évangile? Dieu annonce en premier lieu la venue des enfants. Il demande aux parents de les prendre en charge. Or, dans les deux familles, la condition naturelle pour avoir un enfant n'est pas remplie. Dieu dit alors: «Je m'en charge, rien ne m'est impossible.» Là aussi, comme dans le cas de la pauvreté qui n'est pas indigence, l'Évangile nous fait entrevoir une chasteté qui n'est pas

forcément continence, bien qu'elle puisse parfois l'être. Tout est contenu dans cette phrase à propos de Joseph: « Il prit chez lui son épouse, mais il ne la connut point jusqu'à ce qu'elle ait enfanté. » Sexualité soumise aux ordres de Dieu et au respect total du partenaire.

Obéissance, pauvreté, chasteté. Ce sont là les vœux fondamentaux des monastères. Peuvent-ils devenir les guides de notre vie de famille? Si c'est le cas, celle-ci pourrait être à notre époque ce que furent les monastères du Moyen-Age, les laboratoires de la société future.

Charles Piguet.

Deux brins d'herbe (Suite de la page 12)

trois façades, etc. Il précise que lorsqu'il fait quarante degrés au-dessous de zéro, il a à peine besoin de chauffer durant la journée grâce au soleil qui envahit la maison par les grandes baies à double vitrage de la façade sud! De même, il a pu faire ainsi l'économie de la climatisation en été, énorme dévoreuse d'énergie en Amérique du Nord.

John et son frère ont également le projet de construire un silo à grain à fort degré d'humidité (20 à 30%) qui leur permettra de se passer de sècheurs, gros consommateurs d'énergie.

Avec l'augmentation du coût de la vie (engrais, carburants, etc.), la question de la productivité est vitale pour les frères Bocock. « Il est plus important pour l'agriculteur d'améliorer sa productivité que d'agrandir sa surface cultivée, précise John. Il est aussi important, à cet égard, d'avoir de bonnes relations avec ses employés. Or les agriculteurs ont la réputation d'être de mauvais patrons. Quand deux fermiers albertains se retrouvent, ils parlent d'abord du temps, puis des difficultés qu'ils rencontrent avec leur personnel! »

John Bocock est de ces Canadiens qui croient à l'unité nationale. Il est fier d'avoir été élevé, tout protestant qu'il est, dans une école catholique, de côtoyer des Ukrainiens, des Allemands ou les francophones du voisinage, de savoir que sa fille apprendra le français dès l'école primaire, ce qui n'a pas été sa chance. Il aime à préciser que Saint-Albert, la petite municipalité dont dépend sa ferme, a été la première colonie permanente établie en Alberta par un Québécois célèbre, le père Lacombe.

Il évoque aussi avec émotion la visite qu'un groupe de vingt-cinq Québécois qu'il avait



Toujours près de vous.
Même à l'étranger!

winterthur
assurances

«Winterthur»
Société Suisse d'Assurances
General Guisan-Strasse 40
8401 Winterthur

SULZER

Société Anonyme
Chauffage
Climatisation
Sanitaire
av. Dapples 54
1006 LAUSANNE

SULZER

av. de la Gare 23
1950 SION

CE MONDE QUE DIEU NOUS CONFIE

Rencontres avec le Réarmement moral

par Charles Piguet
et Michel Sentis
**Editions
du Centurion**
150 pages,
FF 34 Fr.s.15
En vente dans les
librairies

connus par le Réarmement moral lui ont rendu récemment. « Ils ont passé trois jours avec nous, se souvient-il. Nous les avons tous hébergés à la maison. Puis je les ai emmenés au parc national de Jaspers, dans les Rocheuses. Lorsque nous nous sommes promenés dans les jardins de l'hôtel du Canadian National, une des Québécoises du groupe est tombée à genoux devant une plate-bande de fleurs, face aux montagnes et s'est écriée: « Mon Dieu, dire que c'est mon pays! » Quant à moi, j'ai éprouvé les mêmes sentiments lorsqu'un hiver,

au bord du St-Laurent, près de Québec, j'ai entendu les blocs de glace de la débâcle s'entrechoquer dans l'eau du fleuve. »

Pour ce fermier des Prairies qui a ouvert son cœur aux besoins de tous, le Canada ne doit pas être un « melting-pot » de populations, mais une « mosaïque » de races et de communautés fières de leurs racines et fidèles à leurs cultures respectives.

**Propos recueillis par
Philippe et Lisbeth Lasserre**

L'or des broussailles

«Les idées aux conséquences immenses sont toujours simples», disait Tolstoï. La phrase figure en tête d'un petit livre¹ qui raconte l'aventure d'une sorte de prophète de la terre dont les découvertes et les travaux portent en eux de prodigieuses promesses.

Parti il y a une quinzaine d'années de sa Suisse natale, Jean Pain, au nom prédestiné, se porte vers les terres ensoleillées du Midi de la France. Il acquiert un vieux domaine dans les montagnes de Basse-Provence, qui, jadis, avait appartenu aux Templiers. D'une terre sèche et aride il fait, à force de patience, d'ingéniosité, de génie, un «hortus Dei», un jardin divin.

A l'orée d'un bois

Jean Pain est l'un de ces jeunes au regard clair qui ont soif de qualité de vie plutôt que de niveau de vie. Ce sentiment va de pair avec un profond respect du phénomène de la vie. «Ne foule pas la fleur, de peur de dérouter une étoile». Tout se tient. Le «dominez la Terre» de la Genèse ne signifie nullement que cette domination soit inspirée par les convoitises de l'homme, mais par son intelligence, son amour. L'exploitation faustienne de la terre, depuis une ou deux générations, porte la mort lente aux sols en voie d'épuisement. Le blé et les fruits qu'ils donnent sont de plus en plus fragiles et insipides, du fait de l'usage massif d'engrais et de pesticides de synthèse. Il manque aux sols «l'or organique», l'humus générateur de vie.

C'est là qu'intervient l'idée de Jean Pain. Avec la terre il nourrit une sorte de complicité de cœur autant qu'une forte connivence de l'esprit. Sur ses hauteurs d'où il voit, au loin, la ligne bleue de la Méditerranée, du côté de Saint-Raphaël, et, à l'ouest, la masse estompée de la Montagne Sainte-Victoire de la campagne aixoise, il réfléchit et médite, il observe et expérimente. Partout il voit à l'œuvre, au sein de la nature, des équilibres de vie qui se sont constitués à travers les âges géologiques. On ne saurait les violer sans que les choses se dégradent. L'exemple de l'exploitation industrielle des terres est là pour le prouver dramatiquement.

Jean Pain vit à l'orée d'un bois envahi par la broussaille. Partout on la brûle périodique-

ment. Et parfois, c'est elle qui brûle, et la forêt avec elle. L'idée de Jean Pain, c'est de récupérer les broussailles que produit bon ou mal an la forêt. Dix tonnes à l'hectare, en moyenne, chaque année. Il met au point une technique très simple de compostage. La broussaille se change en humus précieux. De «l'or organique» au lieu de cendre et de fumée. Avec la matière organique nutritive du compost, il enrichit champs, verger, potager et forêt. Il invente une méthode qui lui permet de se passer complètement d'arrosage, même au plus fort de l'été torride de Provence. Une terre équilibrée et parfaitement saine produit alors des fruits et des légumes d'une beauté et d'une saveur dont ailleurs on a perdu jusqu'au souvenir. Les résultats sont aussi spectaculaires avec les céréales et les oléagineux.

Mais ce n'est pas tout. Le tas de broussailles pris dans le processus de fermentation dégage de la chaleur. Ainsi un tas de 50 tonnes chauffe pendant six mois une maison de cinq pièces; de plus il fournit l'eau chaude. Et, également, l'électricité et le gaz. Et quand ce processus a pris fin, le compost va enrichir jardin, champs et forêt.

Pourquoi parler de ce petit livre? D'abord parce que l'aventure de Jean Pain est exemplaire. Déjà on s'en inspire en plusieurs endroits dans le monde. Israël commence à exploiter ses maquis suivant ces méthodes. L'Arabie Saoudite fait replanter, dans le désert, d'antiques forêts qui avaient disparu, en se servant de compost qu'elle fait venir d'Europe. En Afrique, on se met à faire pousser des légumes sans arrosage.

Ensuite parce que la découverte de Jean Pain survient à un moment critique du développement de la société énergétique, de la pollution et de l'érosion alarmante des terres. La voie qu'il a ouverte recèle encore d'immenses possibilités.

Enfin parce que son histoire comporte un enseignement fondamental. La nature traitée avec amour et respect se fait l'amoureuse complice de l'homme. Elle le couvre de biens, en retour des soins qu'il lui prodigue. La façon dont Jean Pain traite la nature, mère nourri-

cière, révèle un comportement de haute valeur morale. Il y a là un témoignage, parmi d'autres, du renouveau moral de l'homme moderne. Son fruit est un surcroît de bonheur.

Un peu de l'Eden retrouvé

Jean Pain est un bienfaiteur pour notre temps. Déjà les adeptes de sa méthode se manifestent un peu partout. On peut augurer que dans la décennie à venir «l'autre jardin» sera pour une multitude de gens un élément essentiel du bonheur de vivre. On verra se multiplier les mas, les chalets et les maisons de campagne à l'orée des bois broussailleux, avec des jardins compostés aux fruits et aux légumes bibliques. Et — j'oubliais — on s'y rendra avec l'essence² fournie également par le compost. «Dominer la terre», mais intelligemment et avec amour.

Si vous aimez la nature, si vous partagez l'actuel engouement phénoménal pour le jardinage, si vous êtes heureux de tout retour à un comportement moral plus raisonnable et naturel, procurez-vous le petit livre de Jean Pain, rédigé par son épouse Ida. Vous en nourrirez vos rêves d'été. Et, qui sait, votre bonheur futur d'avoir, vous aussi, «un autre jardin». Un peu de l'Eden primitif retrouvé.

René Lejeune

¹ Ida et Jean PAIN. *Les méthodes Jean Pain ou Un autre Jardin*. 76 p. avec 60 photos couleurs. 6^e édition, 1979. 50 FF. Chez les auteurs: Domaine des Templiers, 83930 Villecroze (France).

² La broussaille qui pousse dans un hectare de bois donne environ quatre mille litres d'essence, en plus du compost et de la chaleur.

EUROPE DEMAIN

Des exemplaires du «Message à tous les Européens», avec la liste des 700 signataires (texte publié dans notre dernier numéro) sont disponibles à nos adresses.

Prix par exemplaire:
FF 1,20 Fr.s. 0,50

**Certaines choses nous semblent si naturelles
que nous oublions tout à fait combien elles le sont
peu. , par exemple.**



Beaucoup d'hommes d'affaires trouvent tout naturel de prendre en Suisse, le matin, un des DC-8, DC-9, DC-10 ou Boeing 747 de , et d'aller travailler à l'étranger. (Comme d'autres prennent le tram ou le train pour se rendre à leur travail.)

Pour ces hommes d'affaires, il est tout naturel, par exemple, de pouvoir choisir la place qui leur convient dans les avions . (Compartiment fumeurs ou non-fumeurs, à droite ou à gauche, à l'avant ou à l'arrière, près de la fenêtre ou du couloir.)

Et tout aussi naturel de partir et d'arriver à l'heure avec , de trouver partout d'excellentes correspondances, d'avoir toujours affaire à du personnel compétent et plein de prévenance.

Et tout aussi naturel d'avoir de larges accoudoirs, sur les longs parcours , et beaucoup de liberté de mouvement. (En effet, a décidé de ne pas augmenter de 8 à 9 le nombre de sièges par rangée sur ses DC-10, ni de 9 à 10 sur ses Boeing 747.)

Et tout aussi naturel de revenir à la maison, le soir même, de l'une des nombreuses villes d'Europe qu'ils ont pu atteindre le matin par un vol «aller et retour dans la journée». (Comme d'autres prennent le tram ou le train le soir pour rentrer à la maison.)

Tous ces avantages extraordinaires sont devenus aujourd'hui tout naturels et semblent réellement aller de soi. Cela étant, comment imaginer le vocabulaire des hommes d'affaires sans le mot ?

ou votre agence de voyages IATA se fera un plaisir de vous signaler d'autres attentions de devenues si naturelles que nous oublions combien elles le sont peu.

